

## L'IMAGINAIRE LITTÉRAIRE DE LA MOBILITÉ

Maria Zilda Ferreira Cury  
Universidade Federal de Minas Gerais

Commençons par une esquisse au sujet de la mobilité qui donne forme à notre imaginaire culturel.

La production culturelle contemporaine se montre comme traversée par les processus chaque fois plus intenses de la mondialisation. L'extrême mobilité de ces processus saisit les déplacements des populations, la circulation des produits et des images. Z.Bauman (2001), en pensant aux conséquences humaines de la mondialisation, utilise l'expression "modernité liquide", pour parler de la fluidité de nos sociétés. L'image irrésistible d'un liquide est une métaphore des locomotions internes, des déplacements d'immigrants et d'étrangers, des flux et des fixités des identités nationales et des frontières, des réseaux des ordinateurs, toute cette réalité propre à notre monde. Une telle condition donne instabilité aux dynamiques culturelles et se pose comme un défi à la réflexion dans tous les domaines. Marc Augé remarque que la mobilité "surmoderne" est tout à fait différente du nomadisme traditionnel une fois qu'elle peut être caractérisée comme surabondante, avec une prolifération rizomatique. *Elle correspond au paradoxe d'un monde où l'on peut théoriquement tout faire sans bouger et où l'on bouge pourtant.* (AUGÉ. 2009. p.8)

La mobilité, avec sa corolle de questions sur les processus identitaires, sur les pratiques spatiales, occupe, donc, une place notable dans l'imaginaire culturel de nos jours, en dépit d'un imaginaire de mouvance et du nomadisme étant inhérent à la condition humaine. (Cf. Maffesoli, 2001).

En s'appuyant sur la logique deleuzienne, Simon Harel (2007, p.45) indique la prolifération rizomatique des espaces mobiles de la déambulation contemporaine, en soulignant que notre imaginaire donne l'impression que nous sommes libres des limitations physiques de la territorialité. Nous perdons, aujourd'hui nos repères spatiaux remplacés par les déplacements et par les transits (HAREL.2007, p. 45). La mobilité, selon lui, s'inscrit dans la nécessité ressentie par les sujets de se mouvoir entre différents domaines culturels.

Walter Moser (2004), à son tour, parle de trois types de mouvance qui colorent les expressions culturelles actuelles: locomotion, midiamotion et artmotion.

Pour le premier il s'agit de l'intensification des migrations de personnes qui se déplacent. Tous les jours circulent de par le Monde une multitude de touristes, de réfugiés de guerres soit ethniques, soit religieuses, soit idéologiques, des personnes en fuyant la famine ou des gens en quête d'opportunités liées à l'internationalisation du capital. Dans ce gros contingent on peut inclure les nouveaux nomades urbains qui errent dans les métropoles de la planète.

Midiamotion se réfère aux transferts des médias qui créent de nouvelles sensibilités devant l'écran des ordinateurs, des réseaux sociaux, avec de nouvelles formes de connaissance, de nouvelles médiations symboliques (MOSER. 2004, p. 28).

Il s'agit, pour le troisième mouvement, l'artmotion, des processus de réutilisation et de recyclage, y inclus le recyclage des formes artistiques traditionnelles (MOSER & KLUCINSKAS, 2007). Ces processus imposent leur marque de mobilité accélérée dans l'Imaginaire esthétique de nos jours, en prenant un visage de re-lecture et re-écriture, d'une mobilité productrice, qui accepte les braconnages les plus intenses, concept travaillé par Simon Harel (2005).

Ces paramètres s'enchaînent à de nouvelles conceptions d'espace qui atteignent, avec une force déconstructive, le domaine des Sciences Humaines.

Le lieu – *nous dit Simon Harel* – ne cesse de bouger. Il dessine un passage mobile, parfois un panorama altéré. Il n'est pas qu'un centre grâce auquel l'espace consolide l'existence de frontières. (HAREL, 2008. p. 2).

On peut utiliser les nouvelles catégories spatiales pour analyser les productions littéraires de nos jours qui mettent en scène les métropoles et ses personnages nomades, les mémoires fragilisées par les déplacements et par l'immigrations, les voix narratives qui privilégient la mouvance et qui questionnent leur place et leur rôle dans les espaces: le global, le national et le régional, mais aussi les voix des "small numbers" dequelles nous parle Arjun Appadurai (2006).

L'imaginaire de la mouvance est aussi marqué par les proliférations des narratives. Je me rappelle aussi de Nancy Huston qu'en parlant de l'espèce humaine dit que l'être humain conçoit sa propre vie comme une narrative, comme une trajectoire remplie des fabulations. Son livre nommé de manière significative « L'espèce fabulatrice » met en évidence un imaginaire plein des fictions, un imaginaire qui ainsi caractérisé, donne sens, enforme la toujours en mouvement réalité humaine. (HUSTON, 2010).

Dans ce sens il est intéressant de noter la notion d'espace de la géographe Doreen Massey (Cf. 2009.) qui le conçoit comme une réalité en transit, une multiplicité hétérogène de pratiques, un processus toujours inachevé d'interconnexions. Selon elle l'espace est

constitué par une multiplicité de trajectoires, des connexions contradictoires et inattendues entre narratives. Arriver à un nouveau lieu veut dire devenir associé à la collection des histoires dont ce lieu là est fait. (MASSEY, 2009, p.176). Mais, elle souligne que la mondialisation se présente comme inséparable des contradictions qui viennent avec. La multiplicité de trajectoires sont des connexions contradictoires, souvent inespérées et les croisements de narratives qui forment l'espace sont toujours en conflit. Marc Augé rappelle cette contradiction constitutive:

Nous savons bien pourtant que les apparences de la mondialisation et de la globalisation recouvrent bien des inégalités et nous voyons, à diverses échelles, ressurgir des frontières dont l'existence apporte un démenti à la thèse de la fin de l'histoire. (AUGÉ. 2009. p. 12)

Inutile de dire donc que les mobilités toujours plus intenses de nos jours portent la marque de frontières, de limitations et de la maintenance des centres et des marges. Arjun Appadurai (2006), dans un livre nommé de façon significative *Fear of small numbers*, souligne que pour les pays les plus riches globalisation est un slogan positif pour les elites. Mais pour des migrants, des Noirs et d'autres marginalisés (ces qu'on appelle les "South into the North") globalisation signifie une préoccupation avec l'inclusion, avec les possibilités d'emploi, et avec l'approfondissement de la marginalisation. Pour les elites la globalisation amène la peur des marginalisés. Pour les sousdéveloppés et pour les vraiment dépossédés elle amène une double crainte: la peur d'une inclusion draconienne et de l'exclusion puisque que celle-ci peut signifier l'exclusion de l'Histoire.

Pascal Gin (2009), à son tour, souligne l'instabilité du syntagme mobilité/culture, grâce à l'asymétrie entre l'imaginaire culturel et la mobilité des réseaux économiques et souligne l'ambivalence de l'écriture migrante.

Une telle ambivalence se montre visible, également, lorsque l'on considère la coexistence contradictoire, quelques fois à l'intérieur même de plusieurs manifestations littéraires, de mouvements de territorialisation et déterritorialisation, de tensions et oscillations entre le global/le national/le régional, entre l'affirmation d'une identité mondialisée et la quête simultanée de re-signification du national ou la quête toujours inutile de se donner une identité. L'écriture migrante, nous dit encore Gin entretient des rapports étroits avec les transversalités nationales des pratiques diasporiques, sa localisation marquée, diégétiquement parlant, non pas dans le symbolisme du territoire national, mais dans l'interconnectivité mondialisée des grandes centres urbains et les fonctions d'échangeurs culturels qu'ils assument. (GIN. 2009. p. 251) De cette façon, on trouve encore une tendance de l'écriture migrante de se reinscrire dans un projet littéraire

national, même si l'espace urbaine des nos métropoles soit représenté au sein de ces écritures en partageant plusieurs points en commun.

En tant qu'espace privilégié pour les fictionalisations et transits identitaires et pour les mobilités propres aux pratiques culturelles, outre que pour les transactions mémorielles, la littérature contemporaine se présente pourtant comme expression puissante et surtout beaucoup plus complexe de cet Imaginaire Mouvant.

Je vais tenter d'abord d'esquisser en peu de mots quelques thématiques ou lignes de force de la littérature brésilienne contemporaine mon domaine privilégié de recherche. Elle présente les figures les plus caractéristiques de l'imaginaire de la mobilité, dans un scénario par excellence urbain: l'immigrant, mais aussi le marginalisé, le subalterne, les personnes déplacées, les nouveaux nomades urbains. Il s'agit d'écritures qui renvoient au déracinement et à la douleur présente dans les négociations identitaires qui toujours font partie dans les situations de déplacement. Les écritures, plusieurs fois, présentent un mouvement vers l'intérieur, une intra-motion, c'est à dire des récits qui en thématissant les déplacements dans le temps et l'espace entreprennent en même temps une quête subjective, récits des mémoires individuelles et collectives, "des lieux de langages", où convergent l'enfance, la quête d'origine, l'espace identitaire.

Finalement, des récits qui expriment un espace lointain, un espace des narrateurs en crise quelques fois des natifs étrangers dans son propre territoire, qui mettaient en doute son identité national, en parlant de non-lieux, des espaces non fixés sur les cartes, des espaces de non-appartenance, qui créent des sentiments d'étrangeté: linguistique, territoriale et identitaire.

La mobilité est présente aussi dans la variété des énonciations, avec la création de nouveaux genres littéraires, avec le recyclage des formes littéraires traditionnelles, en assumant une diction tout à fait instable et mobile elle aussi.

Je n'oserai pas faire un bilan /soit-il rapide/ de la littérature quebecoise.

J'ai choisi de parler, très rapidement, de deux romans: Rakushisha, de l'écrivaine brésilienne Adriana Lisboa et Tsubame, de l'écrivaine canadienne née au Japon Aki Shimazaki. Le choix a été fait en tenant compte qu'il s'agissent des dictions de femmes, de femmes en exil, surtout quand on pense à Tsubame, et aussi parce qu'elles s'occupaient toutes les deux écrivaines de l'espace d'Orient.

Dès le début les deux titres annoncent par l'usage des mots en japonais un espace d'étrangeté, qui réclame une traduction, disons des antipodes de la réalité de l'Occident. Rakushisha veut dire La cabane de kakis tombés, qui était la demeure au Japon d'un disciple du poète Bashô.

Rakushisha, comme Tsubame, est un petit roman. Deux brésiliens, Celina et Haruki, se rencontrent par hasard dans le metro, à Rio. Haruki porte un livre aux caractères orientaux qui attire l'attention de Celina. Haruki lui explique qu'il s'agit d'un livre en japonais, langue qu'il n'est pas capable de lire. En dépit de cela, il est invité à faire les illustrations pour la traduction brésilienne. Pour réussir à le faire, il doit voyager au Japon et invite, spontanément, Celina à l'accompagner. L'action présente se passe alors au Japon. L'univers de la traduction se met en mouvement: Matsuo Bashô, l'un des maîtres du haïku, se pose comme le mobile de la narrative: Celina lit le journal intime du poète japonais et écrit elle même son propre journal intime, Haruki illustre la traduction brésilienne de l'oeuvre du poète. L'énonciation, partagée entre plusieurs narrateurs est extrêmement sobre et prend la marque délicate de haïkus japonais. Les voix narratives prennent la voie de la réflexion intime, en faisant osciller l'encadrement temporel: l'identité, tournée vers l'Ailleurs, le pays soit-disant antipode avec une culture qu'on pensait différente et où, contradictoirement se donne la rencontre avec le passé et où les personnages se confrontent avec ses troubles des plus intimes: pour Celine l'affrontement de la mort de sa fille; et avec des origines familiales, toujours déniées durant toute la vie au Brésil, pour Haruki. En approximant et en s'appropriant des espaces différents et les faisant habités par des histoires et cultures diverses le texte de Lisboa d'une certaine façon se détache d'une série littéraire strictement nationale, en permettant un regard plus universel.

Tsubame, comme nous informe l'auteure par un glossaire a la fin du volume, signifie hirondelle, l'oiseau migrateur, dans le champs sémantique, donc, des déplacements, un symbole contradictoire de la liberté du vol, de l'espoir, mais simultanément de la détresse du départ. Ce glossaire, plus qu'un paratexte, plutôt un supplément, indique par lui-même une sorte de déplacement, un défi à l'hégémonie linguistique du français, en affirmant par l'impossibilité de traduction de certains termes en japonais ou en coréen dans le corps textuel, une résistance identitaire. Telle résistance se montre aussi dans l'usage particulier de la langue dans l'écriture de Shimazaki une fois qu'elle a choisi d'écrire en français, sa langue d'adoption, en affirmant le roman comme un espace de transit ethnique et entre cultures différentes, un espace de braconnages diverses, pour utiliser l'expression de Harel, témoigne d'un style très épuré, d'émotions retenues. Je pense à une autre écrivaine québécoise d'origine chinoise, Ying Chen, qui explicite dans ses oeuvres Quatre Mille Marches et Les Lettres Chinoises un semblable enjeu linguistique.

Tsubame raconte l'histoire de la narratrice, Mariko, une femme japonaise d'origine

coréenne. Même cette présentation du personnage devient problématique une fois qu'à l'âge de huit ans, lors du grand tremblement de terre de Tokio, elle était délaissée par sa mère, une immigrante coréenne qu'y habitait, dans un orphelinat. Cela s'est passé pour la protéger une fois que les Coréens étaient (et sont encore aujourd'hui) des immigrants très discriminés au Japon. Le roman de Shimazaki fictionalise des événements traumatiques du tremblement de terre de 1923, où plus de cent mille personnes ont perdu la vie. Les immigrants Coréens au Japon étaient pris comme bouc émissaires, accusés d'avoir empoisonner les puits et étaient victimes d'un vrai massacre. La mère recommandait à sa fille de se faire passer pour Japonaise, en changeant son nom. La perte identitaire, la perte du nom et de racines, la perte de la langue maternelle, finalement, une femme traduite. Un texte qu'on lit à partir de plusieurs croisements. En parlant de la société japonaise, à travers des épisodes historiquement marqués, en parlant des Coréens au Japon en tant que groupe ethnique minoritaire, et, finalement, en assumant un lieu d'énonciation doublement minoritaire, comme femme et comme coréenne, la narratrice tisse son récit en le faisant lieu de passage de plusieurs narratives: celle de sa mère, celle de la femme coréenne âgée qui littéralement traduisait l'énigme de son origine, celle d'une communauté minoritaire et opprimée dont elle prenait le point de vue qui, comme l'aphasique Mariko, a trouvé son lieu d'énonciation excentrique dans le roman. Par contrecoup, Tsubame met en scène l'exil de l'écrivaine elle-même, en exhortant la lecture dans une langue elle aussi soumise à la douleur traductrice et en tenant comme arrière-plan sa propre situation comme immigrée au Québec. Il y a certainement, beaucoup plus de choses à remarquer dans les deux livres, et beaucoup plus de relations à faire à partir de ce qu'on appelait auparavant l'imaginaire de la mobilité.

Mais je voudrais ajouter encore quelques idées pour souligner l'importance de la littérature des communautés minoritaires.

François Paré, en réfléchissant sur le concept de diaspora souligne qu'il a considérablement changé au fil du temps. Le concept s'est élargi vu qu'il se rapporte aujourd'hui aux déracinements de tous ordres présents dans les sociétés postmodernes.

En ce qui concerne les communautés minoritaires et les groupes marginalisés, le concept de diaspora permet de comprendre autrement la formation même de la communauté minoritaire et ses origines dans la migration et le déplacement. Car la référence diasporale nous ramène toujours à l'histoire oubliée des communautés aujourd'hui marginalisées (PARÉ, 2003, p.67). François Paré se réfère, entre autres, à plusieurs peuples indigènes et à leur condition d'expropriation:



D'autres, enfin, comme plusieurs des peuples indigènes sur ce continent et ailleurs, comme plusieurs insulaires aussi, vivent dans le lieu même de leur histoire des conditions d'expropriation et d'ambivalence culturelle, semblables à celles des communautés déplacées, comme si la frontière avec l'extérieur, intériorisée, divisait à son tour l'espace identitaire en deux versants irréconciliables. (PARÉ, 2003, p.68)

Dans la même veine Simon Harel (2009) a écrit un texte assez provocateur. Il évoque une certaine orientalisation de la littérature migrante au Québec qui la valorise en tant qu'opportunité d'affirmation d'un espace multiculturel. Il souhaite que le Québec s'ensauvage, qu'il accepte enfin les figures d'une alterité qui ne se limitent pas à l'Europe. Mais, en le faisant, il souhaite aussi que la tant vantée culture multiculturelle du Québec puisse accueillir les Amérindiens, en se tournant vers l'étranger du dedans. Enfin, on peut dire que les deux ouvrages, succinctement présentés, révèlent un exemple d'un Imaginaire culturel mouvant qui caractérise la littérature contemporaine.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- APPADURAI, Arjun. *Fear of small numbers: an essay on the geography of anger*. Durham/London: Duke University Press, 2006.
- AUGÉ, Marc. *Pour une anthropologie de la mobilité*. Paris: Payot et Rivages, 2009.
- BAUMAN, Zygmunt. *Modernidade líquida*. Tradução Plínio Dentzien. Rio de Janeiro: Jorge Zahar, 2001.
- GIN, Pascal. Entre ambivalence et réflexivité: la mobilité culturelle et sa mobilisation littéraire dans l'écriture de la migration. In: WALTY, Ivete Lara Camargos, CURY, Maria Zilda Ferreira e ALMEIDA, Sandra Regina Goulart. *Mobilidades culturais: agentes e processos*. Belo Horizonte: Veredas & Cenários, 2009. (p. 249-264).
- HAREL, Simon. Une appartenance orientale. Liminaire. In: PRZYCHODZEN, Janusz (dir.) *Asie du soi, Asie de l'autre: récits et figures de l'alterité*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2009. (p.1-26)
- HAREL, Simon. *Espaces en Perdition: Tome II. Humanités jetables*. Québec: Les Presses de l'Université Laval, 2008.
- HAREL, Simon. Resistências do lugar e invasão do virtual. As cibermnésias de Régine Robin. Tradução Normelia Parise. In: PORTO, Maria Bernadette; FIGUEIREDO, Eurídice (orgs.). *Figurações da alteridade*. Niterói: EdUFF/ABECAN, 2007.(p.43-63)
- HAREL, Simon. Braconagem: um novo modo de apropriação do lugar? Tradução de Maria das Graças Carvalho, revisão de Maria Bernadette Velloso Porto. *Interfaces Brasil/Canadá*, Rio Grande, ABECAN/Ed. da FURG, n. 5, 2005. (p. 211-230)
- MAFFESOLI, Michel. *Sobre o nomadismo: vagabundagens pós-modernas*. Tradução Marcos de Castro. Rio de Janeiro: Record, 2001.
- MASSEY, Doreen. *Pelo espaço: uma nova política da espacialidade*. Tradução de Hilda Pareto Maciel e Rogério Haesbaert. São Paulo: Bertrand Brasil, 2009.
- MOSER, Walter. La culture en transit: locomotion, médiamotion, artmotion. *Gragoatá*. Publicação do Programa de Pós-Graduação em Letras da Universidade Federal Fluminense. n. 17, 2. sem. Niterói: EDUFF, 2004. (p.25-41).
- MOSER, Walter & KLUCINSKAS, Jean. A estética à prova da reciclagem cultural. *Scripta*, n. 20, 2007, p. 17-42.
- PARÉ, François. *La distance habitée*. Essai. Ottawa: Le Nordir, 2003.
- Actes du colloque Brésil/Canada: transactions mémorielles et identitaires, 20 ans d'études canadiennes au Brésil, 2011, sous la direction de Licia Soares de Souza et Rita Godet.